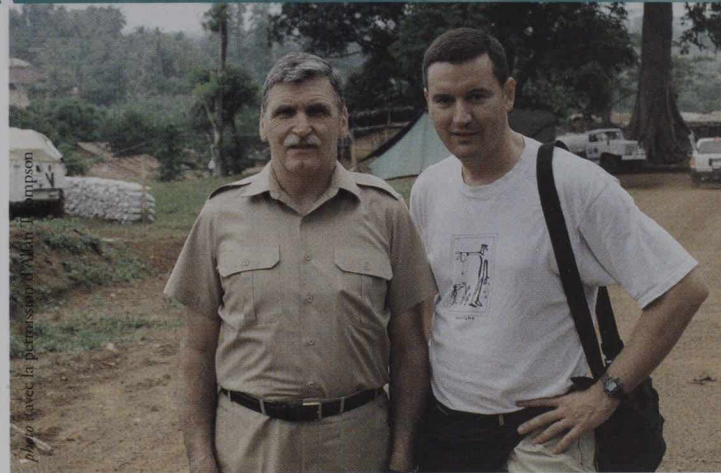


SOUVENIRS DU RWANDA

Le *Toronto Star* a demandé à Allan Thompson de se rendre à Arusha, en Tanzanie, à la fin du mois de janvier 2004, pour réaliser un reportage sur le témoignage du général canadien à la retraite Roméo Dallaire dans le cadre d'un procès historique, celui de Théoneste Bagosora et de trois autres militaires de haut rang. Ces derniers étaient accusés d'avoir orchestré le génocide rwandais en 1994. Le général Dallaire, alors commandant de la Force des Nations Unies au Rwanda, dont la mission s'était soldée par un échec, avait subi un traumatisme à la suite des horreurs dont il avait été témoin. À cela s'ajoutait son impuissance face à un massacre qui s'est prolongé pendant une centaine de jours, et au terme duquel près de 800 000 personnes, principalement des Hutus modérés et des membres de la minorité tutsi, ont trouvé la mort. À l'occasion du dixième anniversaire du génocide, M. Thompson, ancien correspondant parlementaire pour le *Star* et maintenant professeur de journalisme à l'Université Carleton, propose une réflexion sur les horreurs du passé et les perspectives d'avenir pour le général Dallaire, le Canada et le monde.



À l'heure où le monde tourne de nouveau son attention vers le Rwanda, même brièvement, le général Roméo Dallaire se retrouve, lui aussi, sous le feu des projecteurs. D'une certaine façon, c'est un peu comme s'il n'avait jamais quitté ce pays.

Véritable gardien de la conscience du monde occidental et dépositaire de la douleur et des regrets de tous ceux qui n'ont pas bougé pendant que près de 1 million de personnes étaient massacrées, il a repris son rôle de commandant de la mission des Nations Unies au Rwanda pendant presque deux semaines, fin janvier dernier. Cette fois-ci, il était retourné en Afrique pour témoigner contre l'un des cerveaux présumés du génocide, Théoneste Bagosora, ancien colonel de l'armée rwandaise.

Depuis des années, malgré la vive appréhension qu'il éprouvait à la perspective de le faire, le général Dallaire était impatient de témoigner contre l'ancien colonel. Le supplice enfin terminé, il m'a avoué s'être senti cloué sur place dans la salle du tribunal, le regard fixé sur Bagosora. « Il a été très difficile pour moi d'admettre que tout était fini. Je ne pouvais me résoudre à lâcher prise », a-t-il déclaré après une entrevue réalisée à l'issue des sept jours de témoignage.

Le fait de voir Bagosora, a-t-il ajouté, l'a ramené à l'époque du génocide. « Tout ce que je voyais dans ma tête, c'était des corps et d'innombrables

scènes d'horreur. C'est un peu comme si je visualisais tout cela en accéléré, comme si j'étais forcé de regarder des millions d'images à la fois. »

Toutefois, en restant maître de lui, et en réussissant à se concentrer pendant les sept jours qu'a duré son témoignage, le général Dallaire a montré qu'il réalisait des progrès. Ces dernières années, il a commencé à reconstruire sa vie, notamment en publiant *J'ai serré la main du diable*, un compte rendu de ce qu'il a vécu au Rwanda, et en se préparant à mener des recherches, cet automne, à l'Université Harvard, au prestigieux Carr Center for Human Rights Policy.

Le général Dallaire a affirmé s'être senti beaucoup mieux au moment de quitter le Rwanda qu'à son arrivée et qu'il est maintenant prêt à y retourner au début d'avril, avec sa femme Élisabeth, à l'occasion de la cérémonie commémorant le dixième anniversaire du génocide. Néanmoins, il est également prêt à tourner la page, et prévoit, grâce à une bourse qui lui permettra de poursuivre des recherches à Harvard, écrire un nouveau livre sur le règlement des conflits.

« Il est impossible de désamorcer les conflits avec des méthodes antérieures à 1989, héritées de la guerre froide ou s'inspirant du concept d'État-nation, a-t-il affirmé. J'ai le sentiment que la plupart des auteurs se penchent sur la façon d'adapter des méthodes déjà connues. Je crois plutôt qu'il faut développer

des idées totalement nouvelles permettant de prévoir la nature des conflits. »

Il lui arrive encore à l'occasion de repenser au Rwanda. À cet égard, il précise que la visite qu'il effectuera en avril n'a rien à voir avec le pèlerinage personnel qu'il souhaite faire pour clore à jamais l'épisode tragique du génocide, pleurer les morts et « reprendre contact avec les esprits ».

« Dans ce pays, c'est toujours le printemps. La nourriture pousse dans les arbres. On trouve facilement des légumineuses ou du lait de chèvre pour se nourrir. Et le pays est découpé en milliers de collines et de vallées.

« C'est généralement le matin que l'on ressent davantage le caractère unique de ce pays. Sur les routes de montagne, on peut observer le brouillard en contrebas. En se dissipant et en se mouvant au creux des vallées, le brouillard semble former une entité. Pour ensuite disparaître.

« C'est un endroit extraordinaire pour s'asseoir et contempler le paradis. »

Pour lire le compte rendu d'un symposium sur les médias et le génocide rwandais tenu à l'Université Carleton en mars 2004 : www.carleton.ca/mediagenocide (en anglais seulement)

C'est en 1996 qu'Allan Thompson (à droite) fait pour la première fois un reportage sur le Rwanda durant l'exode massif de réfugiés rwandais en provenance de l'Est du Zaïre. Il a réalisé une série d'articles sur la carrière de Roméo Dallaire pour le *Star*, y compris un reportage spécial sur le voyage que celui-ci a effectué en 2001 lors d'une mission qu'il menait pour l'ACDI en Sierra Leone. Cette photo a été prise au cours de cette mission d'enquête sur les enfants affectés par la guerre.